Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

27e Année 1918. — N° 1

Une Série de

Séances de Matérialisations à Lisbonne

Les récits de séances médiumniques que l'on va lire ont été rédigés et adressés à M. Camille Flammarion par Mme Madeleine LACOMBE FRONDONI, dès le premier semestre de 1914. Ils furent, en même temps, communiqués aimablement à la Rédaction des *Annales des Sciences Psychiques*. Les événements politiques et militaires qui se produisirent peu de temps après, et l'irrégularité avec laquelle notre Revue parut en ces derniers temps, en retardèrent la publication. Ils furent toutefois présentés aux membres de la Société Universelle d'Etudes Psychiques par M. Léon Chevreuil, dans une conférence accompagnée de projections lumineuses qui eut lieu en novembre 1916.

Comme M. Chevreuil le faisait observer alors, les séances en question ne sont pas de celles que l'on peut comparer aux expériences classiques ou strictement contrôlées. On verra toutefois que le contrôle n'a pas été négligé — loin de là.

Plusieurs présomptions morales militent en outre en faveur de l'authenticité de ces phénomènes, malgré leur caractère si extraordinaire. Mme M. Lacombe est connue depuis longtemps par M. Flammarion, M. de Vesme et beaucoup d'autres psychistes de Paris, qui ne mettent aucunement en doute sa bonne foi absolue. Son mari, M. Léon Lacombe, ingénieur français distingué, Directeur de la plus importante usine métallurgique de Lisbonne, a assisté à plusieurs séances ; il est, à son tour, parfaitement convaincu de la réalité des phénomènes en question.

Les séances eurent lieu chez une dame de l'aristocratie portugaise, jouissant d'une situation indépendante, n'ayant aucun intérêt matériel ou moral à tromper ses amies et le public : elle est désignée dans ces récits sous un pseudonyme (Comtesse de Castelwitch), mais son vrai nom nous est connu depuis longtemps. Enfin, on verra se présenter dans la dernière partie du rapport (que nous publierons dans le prochain numéro), l'intervention d'un des plus éminents savants portugais, le Dr Jean Feijão, professeur à la Faculté de Médecine de Lisbonne, qui, d'abord incrédule, a été convaincu de la réalité des phénomènes médiumniques par l'examen de ceux auxquels il assista avec Mme Lacombe, non seulement chez Mme de Castelwitch, mais *dans son propre laboratoire*, et finit par proclamer hautement et courageusement sa conviction.

L'un des traits caractéristiques de ces séances, c'est qu'elles se déroulèrent sans médium attitré et sans cabinet médiumnique.

Afin que nos lecteurs puissent se faire une idée de l'origine de ces séances et du milieu dans lequel elles se déroulèrent, nous reproduisons la première partie du récit de Mme Lacombe, bien que les phénomènes obtenus d'abord n'aient pas une grande importance. Par contre, nous avons été obligés de couper plusieurs passages moins importants de son Rapport et nous ne publions qu'une partie des photographies faites au cours de ces expériences.

Comment se produisirent les premiers phénomènes

Ce fut le 13 janvier 1913 au soir, qu'étant en visite chez mon amie la comtesse de Castelwitch et la conversation étant tombée sur les phénomènes psychiques, je proposai une séance à la table. Jamais la comtesse, pas plus que Madame Marie Pousa, qui était présente, n'avaient assisté à une séance médiumnique ; aussi furent-elles fort surprises de voir la table se mettre bientôt en mouvement et frapper des



coups, en se soulevant d'un côté. Je ferai observer que le meuble ayant servi à cette première expérience n'était pas le classique guéridon, mais une table rectangulaire à quatre pieds et assez lourde.

La surprise des deux dames augmenta en voyant se manifester par la typtologie une personnalité qui dit s'appeler Lemos. C'était le nom d'un monsieur, mort le 23 décembre 1912, c'est-à-dire dix-huit jours avant, que ces dames connaissaient fort bien, mais qui m'était inconnu. La manifestation de cette personnalité pouvant être un simple produit de l'imagination subconsciente de ces dames, je n'y attachai d'abord pas une grande importance ; mais ayant remarqué la netteté avec laquelle cette communication était transmise par la table, je priai mon amie de bien vouloir, de temps en temps, renouveler ces expérience. Elle accepta volontiers ma proposition, ce premier fait l'ayant beaucoup intriguée.

Je vous fais grâce du récit des communications, n'ayant pas beaucoup d'intérêt pour vous et qui ne constituent pas la partie la plus sensationnelle de ce que nous avons obtenu.

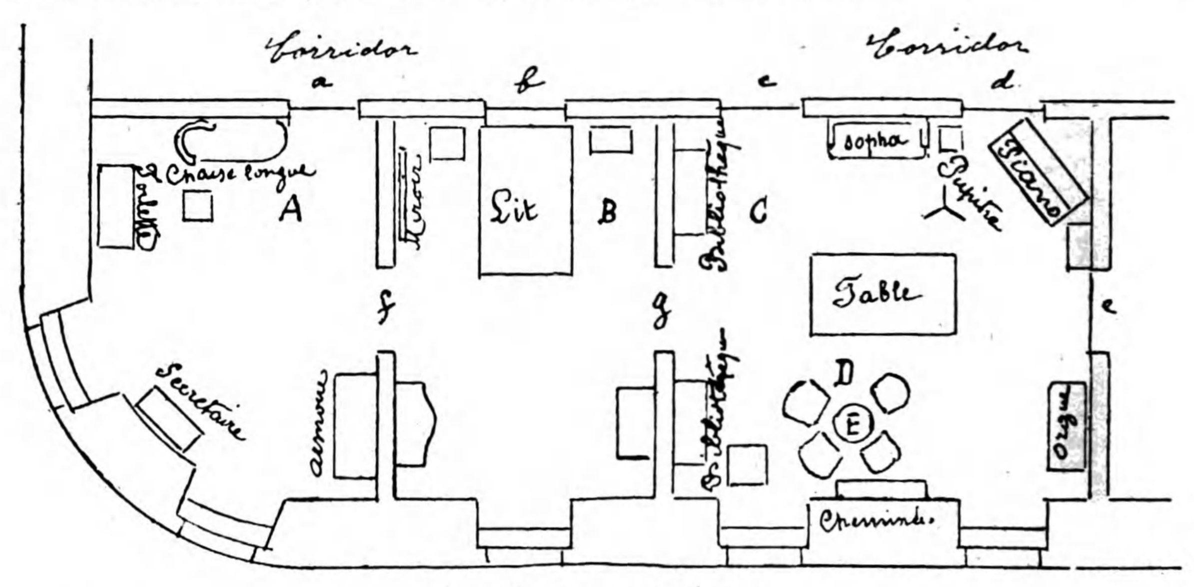


Figure 1. — Plan de l'appartement

A. — Cabinet de toilette.
B. — Chambre à coucher.
C. — Salon.
a b c d e. — Portes fermées et scellées.
f g. — Baies ouvertes.
D. — Les assistants.
E. — Guéridon.

Au cours de la cinquième séance, qui eut lieu le 5 février, j'ai demandé à « Lemos » s'il ne pourrait pas nous apparaître un jour ; il répondit : « Oui, mais plus tard. » Nous avons ri, n'attachant, à vrai dire, aucune foi à cette réponse.

Le 11 février, outre Lemos, venant spécialement pour Mme de Castelwitch, une autre personnalité se manifesta qui dit venir expressément pour moi et s'appeler « Alfred ». Après une conversation de quelques minutes, toujours au moyen de coups frappés par la table, je demandai à cet Alfred si — puisqu'il prétendait être mon ami — il ne pourrait pas se communiquer autrement que par la typtologie. Il répondit : « Oui, mais il y a trop de lumière. »

J'étais, pour ma part, convaincue que rien ne se produirait, parce que, sauf au cours d'expériences avec Eusapia Paladino, jamais, depuis vingt-trois ans que je m'occupe de ces recherches, je n'avais pu observer aucun phénomène rare ; d'ailleurs, ces dames étant nouvelles à ces études, leurs facultés médiumniques n'étaient pas développées en ce sens. Malgré cela, nous avons éteint les lumières, laissant toutefois les volets ouverts, ce qui nous permettait de nous voir mutuellement et discerner tout ce qui se trouvait dans la pièce.

Nous faisons la « chaîne » des mains. Grâce au plan topographique des chambres dans lesquelles se passent les séances, que je vous envoie, vous pourrez suivre ce que je vais vous exposer.. En attendant, je ferai noter qu'au commencement de chaque séance, nous fermons à clef les portes qui donnent accès au couloir, seule entrée possible dans les trois pièces qui se suivent et où nous faisons les séances.

Nous étions placées près de la cheminée qui chauffe au moyen de l'électricité, lorsque Mme de Castelwitch, assez émue, me dit : « Regarde les vitres sur la porte. » Cette porte a environ trois mètres de hauteur. Nous avons toutes vu une espèce de boule de la dimension d'une tête, ayant le brillant de la lune, qui tout doucement, par trois fois, fit le trajet, allant et venant dans la largeur des carreaux. Je vous fais remarquer que cette boule flottait de notre côté, c'est-à-dire dans le salon où nous nous trouvions, puisque la sphère en question a chaque fois masqué une traverse verticale qui divise les carreaux.

Madame Marie Pousa, effrayée, jeta un cri et l'ob-

jet circulaire disparut instantanément. Encore sous l'impression de cette frayeur, elle ajouta : « Ah ! j'ai vu un homme dans la chambre à coucher. » On fit vite la lumière. Nous consultâmes de nouveau la table et Alfred nous dit que c'était Lemos qui, avec lui, avait produit le phénomène. Je passe et passerai sur les commentaires que nous faisions après chaque séance.

Le 28 février, le 2 et le 19 mars, séances à peu près nulles.

Le 28 mars, aussitôt constituée la chaîne des mains, un *ré* grave retentit dans le piano, qui était fermé et assez loin de nous. Ces dames s'effrayent de nouveau. Malgré mon insistance pour continuer la séance, elles s'y refusent. On fait la lumière, nous consultons de nouveau la table et je demande : « Pouvez-vous répéter le phénomène en pleine lumière ? » On nous répond affirmativement. Nous reconstituons la chaîne et aussitôt un *mi* grave se fait entendre ; puis nous voyons tourner les feuilles d'un cahier de musique qui se trouvait ouvert sur le piano. Je demande : « Pouvez-vous de nouveau retourner des pages ? » Et d'autres pages se sont retournées. — Toutes les portes étaient fermées.

Voyant la frayeur de ces dames, j'ai pensé que la présence du Docteur Souza Couto, psychologue et investigateur profond de ces phénomènes et dont le caractère sérieux est connu, les tranquilliserait un peu. Nous résolûmes donc de l'inviter à la prochaine séance, à laquelle il intervint en effet.

Le 8 avril, 9 heures et demie du soir.

Mme de Castelwitch et Mme Marie Pousa, le Docteur Souza Couto et moi. Portes bien fermées à double tour et vérifiées par nous tous. Ayant mis le Docteur Souza Couto au courant de ce qui s'était passé dans les séances antérieures, celui-ci, dans l'espoir que les phénomènes produits dans le piano puissent se répéter, nous proposa de nous en rapprocher afin de donner plus de force au phénomène.

En effet, à peine dans l'obscurité et la chaîne établie, un bruit formidable se fit entendre derrière moi, nous donnant l'impression que tous les nombreux objets se trouvant sur le piano avaient été projetés par terre et s'étaient brisés en mille pièces... Nous faisons la lumière et restons surpris de constater que sur le piano tout était intact et que des cahiers de musique qui étaient placés sur un pupitre à une distance d'un mètre et demi environ derrière moi, étaient tous éparpillés par terre...

Je partis pour Paris le surlendemain et ce ne fut que six mois après, à mon retour, que nous avons repris les séances. M. de Souza Couto était alors absent de Lisbonne.

Apparition d'éclairs

Dès la première séance, celle du 11 novembre, aussitôt éteintes les lumières et faite la chaîne, Mme Lacombe et Mme de Castelwitch sentent passer sur le dos de leurs mains quelque chose de très doux comme une toile d'araignée. Presque toutes les personnes ayant assisté à des séances de ce genre connaissent cette sorte de léger attouchement ouaté. Mme Lacombe demande la répétition du phénomène ; elle sent immédiatement un doigt qui s'appuie sur son coude et descend doucement jusqu'au dos de sa main. Les attouchements passent aux deux autres dames, dont l'effarement amène alors la suspension de la séance.

Les mêmes attouchements mystérieux, entremêlés de coups frappés sur la table, se répètent dans les séances suivantes. On entend un bruit sec, provenant des castagnettes pendues dans la pièce.

Il est à remarquer que le personnel de la maison, constitué par des femmes, avait été enfermé par Mme Lacombe à la cuisine, qui se trouve assez loin au fond de l'appartement.

Au cours de la séance du 16 janvier, Mme de Castelwitch dit apercevoir des taches blanches qui flottent du côté de la porte donnant sur le couloir. Elle dit voir cette blancheur se diriger vers sa chambre. « Ah ! — dit-elle — la jolie lumière ! » Ne l'ayant pas vue, Mme Lacombe demande : « Voulez-vous recommencer, afin que Mme Marie et moi puissions de même la voir ? » Immédiatement, une lumière intense éclaire la chambre de Mme de Castelwitch et disparaît comme un éclair. Un instant après, deux autres fulgurations se produisent, encore plus belles et de deux couleurs. « On aurait dit — ce sont les paroles du Rapport — qu'une main invisible tenait une boule de lumière bleu pâle d'où rayonnait, chose incompréhensible, de la lumière qui rendait couleur d'or tout ce qui se trouvait dans la pièce ». Pendant toute la séance, des coups furent frappés en plusieurs endroits.

A la fin de la séance, comme on demandait, par la typtologie, aux supposés Esprits si des lumières pareilles à celles qu'on venait de voir ne pourraient pas impressionner la plaque photographique, il fut répondu affirmativement. Aussi, dès la séance suivante, à laquelle le Dr Souza Couto assistait aussi, trois appareils photographiques se trouvèrent braqués sur différents points de la chambre.

A la séance du 31 janvier, aussitôt faite l'obscurité et formée la chaîne des mains, on entend un grand bruit, suivi du froufrou de feuilles de

papier qui s'éparpillent par terre. Un peu plus tard, on entend claquer les castagnettes près du Docteur ; elles étaient cependant restées sur le piano. Un *la* aigu résonne dans le piano fermé ; puis un *mi* aigu, deux ou trois secondes après.

Dans la chambre à côté, deux fulgurations splendides éclairent la pièce ; on y voit distinctement tout ce qui s'y trouve, un grand miroir surtout. Le signal est donné pour finir la séance.

Les plaques photographiques, que Mme Lacombe a emportées chez elle, ne sont pas impressionnées par la lumière de ces « fulgurations ».

On commence à bien discerner les fantômes

Avec la séance du 7 février, nous entrons dans la partie la plus intéressante des phénomènes, puisqu'on commence à y apercevoir distinctement des fantômes. Aussi nous reproduisons ici fidèlement le texte du Rapport, écrit par Mme Lacombe et signé par les autres expérimentateurs.

Présents : Mmes de Castelwitch et Marie Pousa, docteur Souza Couto et moi. 9 h. 30 du soir. Les portes sont fermées. On nous promet typtologiquement de bons phénomènes. Nous braquons des appareils photographiques dans des directions différentes et décidons de faire la séance à la lumière rouge, avec le consentement des personnalités se manifestant par la table. On voyait tout le salon. A un moment donné, Mme de Castelwitch, qui est la première, en général, à s'apercevoir des choses qui se passent, nous dit :

— Ne voyez-vous pas quelque chose de blanc, comme de la fumée, de l'autre côté de la table ?

En effet, nous vîmes d'abord une sorte de vapeur à travers laquelle on distinguait les tableaux sur le mur. Cette vapeur, peu à peu, s'allongea, devint plus épaisse et prit la forme d'un fantôme qui nous donnait l'impression d'un moine vêtu de blanc. Il s'avança et recula trois fois vers la lumière rouge et dans ce trajet il frappa une fois sur la table. Trois fois il disparut et apparut en faisant ce même mouvement.

Les deux dames s'épouvantent. Mme Pousa me demande en tremblant que je prie le fantôme de ne pas s'approcher de nous, ce qui me contrarie, car je voudrais, au contraire, le voir de bien près. Je dis alors à ce fantôme d'aller plus loin, dans la chambre à côté, et de tenter, avec des lumières semblables à celles observées au cours des dernières séances, de fixer son image sur une des plaques photographiques. Immédiatement, trois fulgurations éclairent la chambre à coucher, accompagnées de l'apparition du fantôme, qui semble s'éclairer lui-même avec une lumière qu'il tenait dans la main. Nonobstant cette lueur brillante, on ne put distinguer aucun de ses traits. Il apparut deux fois, la seconde sur ma demande.

Mme de Castelwitch ne le vit pas, car, sans être complètement endormie, elle avait sa tête sur mon épaule, comme si elle avait été dans un état de demi-trance. Etant revenue à son état normal, elle vit avec nous une chose longue et noire devant la baie de la porte qui communique avec la chambre à coucher.

A ce moment, la table donna le signal de terminer la séance. Nous étions persuadées que la plaque avait fixé l'image, mais en la développant chez moi le même soir, je constatai de nouveau que la lumière apparue n'avait pas été suffisante.

Le 13 février, la table nous dit de supprimer la lumière rouge. Nous exécutons, et Mme de Castelwitch voit se former devant une des portes fermées à double tour, donnant sur le couloir, une tache blanche que je vois aussi, mais pas très nettement. Elle me paraissait une grande boule blanchâtre. Différents coups sont frappés.

Tout à coup, une veilleuse électrique qui ne fonctionnait pas depuis longtemps, étant abîmée, s'éclaira soudainement d'une superbe lumière. Ce phénomène s'est répété à quatre reprises différentes, et nous avons remarqué que chaque fois la lumière était moins vive.

Ceci fut suivi de deux belles fulgurations en dehors de la lampe, avec un petit intervalle entre l'une et l'autre.

Près de moi, Mme de Castelwitch voit une forme blanche ; elle a peur, et la tache disparait...

La table frappe les deux coups, pour terminer la séance. Ayant remis les mains sur la table après que la lumière fut faite, je demande si, à la prochaine séance, nous ne pourrions pas employer la lumière du magnésium pour obtenir de bonnes photographies. La table répond affirmativement et ajoute que nous serions contents.

La première photographie d'un fantôme

21 février. — Mêmes assistants. Portes fermées, comme dans les séances précédentes.

Ce soir-là, un nouveau personnage se présente par la table : « *Remigio* (Remy) ». Il nous dit avoir beaucoup de force. Je lui demande si je peux voir Alfred ce soir-même. Il me répond :

— Tu le verras ici-même, mais pas ce soir. Aujourd'hui, tu verras une sœur de charité qui te connaît.

A cette séance, il n'y avait qu'un seul appareil photographique, qui était le mien, et que nous avons braqué dans la direction où était apparu le fantôme au cours de la séance précédente. Le magnésium fut placé derrière l'appareil et Mme de Castelwitch fut désignée par Remigio pour aller allumer le déflagrateur, au moment où il l'indiquerait par deux coups frappés loin de nous. Nous éteignons les lumières et prenons nos places comme d'habitude.

Mme de Castelwitch aperçoit une forme blanche qu'elle suppose être Lemos ; nous commençons à la

voir à notre tour. Le signal pour le magnésium se fit entendre. Mme de Castelwitch, courageusement, éclairée d'une allumette, s'approcha du magnésium et l'alluma, non sans avoir d'abord inspecté la chambre où on espérait voir se produire le phénomène. Nous aussi, nous avons bien vu qu'il n'y avait personne. A peine Mme de Castelwitch a le temps de reprendre sa place, que le magnésium explosa. Nous n'avons donc pas eu le temps de voir si un fantôme s'était placé devant l'appareil, et nous étions persuadés qu'il n'y avait rien eu. Peu après, toutefois, nous avons tous aperçu dans la chambre à coucher une forme blanche qui tantôt s'avançait, tantôt reculait et, à un moment donné, vint jusque dans la salle où nous étions.



Figure 2

Des bruits se font entendre et nous reconnaissons que ce sont des efforts pour ouvrir une bibliothèque, qui fut ensuite trouvée ouverte ; une Bible en avait été extraite et placée sur le parquet. Un objet est lancé du côté de Mme Marie Pousa, qui sent le contact d'une main sur son dos et sur sa chaise. On entend une autre espèce de bruit dont on ne peut d'abord définir la nature, mais que l'on reconnaît plus tard être la rotation d'un phonographe qui se trouvait sur la table au milieu du salon. Ce phonographe était remonté, mais il était à l'arrêt et fut, pendant la séance, anormalement débrayé ; il resta en mouvement jusqu'à épuisement du ressort.

Le signal pour finir fut donné et la lumière fut faite...

En rentrant chez moi, aidée par mon fils et en présence d'autres personnes, je passai la plaque dans le révélateur et, à notre immense surprise, nous voyons la religieuse que vous pouvez admirer sur la figure numéro 2.

Autres photos de fantômes

Séance du 6 mars. — Mêmes expérimentateurs. Portes fermées à clef comme de coutume ; on a soin, cette fois, de les sceller. Par le guéridon, on nous conseille la lumière rouge. Les trois appareils photographiques sont posés : un dirigé vers l'endroit où est apparue la religieuse, l'autre dans le sens opposé, le troisième perpendiculairement à la ligne formée par les deux premiers. Nous prenons nos places près de la cheminée et, après avoir fait la chaîne, nous entendons un coup frappé loin de nous. Je demande : « Si nous devons allumer le magnésium, frappez un second coup. » Immédiatement, un coup plus fort résonne. Mme de Castelwitch se lève et se dirige vers le magnésium, l'allume et s'en retourne vite à sa place en s'écriant : « Mad, ta plaque est sûrement impressionnée. » (Mad, c'est moi.) Elle disait cela parce que, au moment de la déflagration du magnésium, elle avait vu une grande forme noire, avec quelque chose de très blanc sur le haut..

Après cela, en face de nous, derrière la table qui est au milieu de la salle, nous vîmes se former un fantôme qui conserva une apparence vaporeuse et qui, lentement, s'approcha du piano, devenant de plus en plus diaphane au fur et à mesure qu'il s'approchait de la lumière. Je dis : « Un phénomène va se produire sur le piano », et immédiatement la lampe fut saisie et le fantôme la transporta sur la table, en faisant un long détour, comme s'il voulait s'approcher de nous. Mme Marie Pousa, apeurée, me demanda de prier le fantôme de s'éloigner. Je le fis, et je crois que ce fut grâce à ma demande qu'il ne s'avança pas davantage et plaça alors la lampe sur la table.

On avait placé une cuvette avec de l'eau sur la table, et de l'eau fut projetée sur nos figures. Une plaque fumée, qui avait été déposée dans un coin, avait plusieurs marques, comme si elle avait été touchée.

Mme de Castelwitch ne vit pas comme nous le phénomène du transport de la lampe par le fantôme, car elle était tombée dans une demi-trance.

De grands coups se firent entendre loin de nous. « Est-ce pour finir ? » demandai-je. On répéta les coups et nous fîmes la lumière.

J'emportai chez moi les plaques pour les développer ; sur la mienne se trouvait l'image numéro 3. Sur celle de Mme de Castelwitch, à notre grande surprise (car on ne supposait nullement d'avoir deux images différentes au même moment), se trouvait

l'image numéro 4. La troisième plaque ne montrait que la salle et son contenu.

Séance du 23 mars 1914. — Mme de Castelwitch, Mme Pousa, M. Léon Lacombe et moi.

La table nous annonce tout d'abord que ce soir-là. il y a peu de force, mais qu'on fera quand même tout le possible pour que des phénomènes se produisent. Nous éteignons l'électricité et continuons la séance à la lumière rouge.

Presque aussitôt, un petit coup se fait entendre dans la chambre à coucher. Mme de Castelwitch va allumer le magnésium et, même avant de reprendre sa place, s'écrie : « Mad, quelqu'un est là, près de toi. » En effet, Mme Pousa et mon mari, M. Lacombe, voient quelque chose de blanc derrière moi, loin de la direction des appareils. Presque aussitôt, on voit collectivement, entre le sopha et la table, la silhouette d'un fantôme noir qui s'approche, s'éloigne, se baisse, se lève, et dont la tête, dans ses trajets de va-et-vient, cache des tableaux illuminés par la lampe rouge. Puis ce fantôme a l'air de s'approcher du piano, qui était fermé, des cahiers de musique étant même étalés sur le couvert du clavier, et deux notes se font entendre très distinctement. La silhouette continue son chemin et s'approche de nous ; passant derrière moi, elle arrive près de Mme de Castelwitch, qui en est effarée. Je dis au fantôme de s'éloigner et il s'en va en faisant le tour de la table au milieu du salon, puis disparaît.

Un grand bruit se fait entendre, comme si on ouvrait la porte de la bibliothèque et qu'on la refermât aussitôt.

Des formes blanches passent devant nos yeux en divers points de la salle. Parfois on pensait voir comme des rubans lumineux.

Le signal est donné de terminer. Nous faisons la lumière et l'on constate, entre autres choses, que sur une plaque photographique fumée, que j'avais mise dans une boîte scellée, se trouvaient tracées en grandes lettres un A et un K.

Cette boîte m'appartenait, ainsi que la plaque, que j'avais enfumée chez moi. Nous supposons que la lettre *A* veut dire Alfred et que la lettre *K* est l'initiale de son nom de famille. Il s'agirait d'une personne très connue par moi et aujourd'hui défunte...

Photographies de deux fantômes identifiés

16 mars 1914. — Séance encore plus stupéfiante que les précédentes. En effet, les deux photographies obtenues reproduisent les traits de deux personnes ayant existé et assez connues ici.

Présents : Mme de Castelwitch, Mme Marie Pousa et moi. Nous commençons par la table qui nous annonce une nouvelle personnalité : Antonio de Sequeira Tedim.

Je demande si, en dehors des photographies, on peut obtenir que l'un des « esprits » écrive une phrase quelconque ou une signature, sur le papier et avec le crayon que je placerai sur la table. La réponse fut affirmative.

Je demande encore s'ils peuvent me laisser un morceau de leur vêtement, à quoi ils répondent : « Ce n'est pas possible, c'est comme de la vapeur. »

Nous éteignons les lumières et faisons la chaîne, continuant la séance à la lumière rouge.

D'abord des coups se font entendre dans la chambre à coucher. Comme ils étaient très faibles et qu'on ne leur reconnaissait pas leur vigueur habituelle, on insista pour qu'ils fussent plus forts. Alors un formidable coup retentit et Mme de Castelwitch fut allumer le magnésium. Bien qu'elle gardât les yeux ouverts, elle n'aperçut aucune image au moment de la déflagration.



Figure 8

Tout de suite une mandoline émet des sons, comme si des doigts passaient sur ses cordes. Puis on vit la silhouette mal définie d'une personne s'approchant de la table, du côté opposé à celui où nous nous trouvions ; le bruit du crayon frottant sur le papier se fait entendre très distinctement.

Le fantôme s'éloigne, s'approche de la bibliothèque et nous entendons qu'il en ouvre la porte. Ces dames voient nettement la silhouette de « Lemos » ; je la vois aussi, mais pas aussi bien, sans doute à cause de ma vue, qui est basse.

Pendant que l'on discute si c'est Lemos ou non, la chambre à coucher s'illumine par trois fois d'une lumière blanche très pâle ; cette lumière vise Lemos, près de la bibliothèque. Alors on le voit parfaitement.

Dans la chambre à coucher, je vois de même une grande forme blanche près du miroir. Peu de secondes après, un objet est jeté sur la chaise de Mme Marie Pousa et frôle le bras de Mme de Castelwitch en passant. Puis le signal est donné pour finir la séance.

Voici ce que nous avons constaté après avoir fait la lumière. Une belle rose artificielle se trouvait sur la chaise de Mme Pousa. Il n'y en avait pas de semblables dans toute la maison.

Sur le papier on avait écrit la phrase suivante : « *Tanto amor the consagro* », suivi de la signature de Lemos, qui paraît authentique, comme vous pouvez le juger par une de ses signatures pendant sa vie. (Le manque d'espace nous empêche de reproduire ici les deux textes.)



Figure 9

Séance du 30 mars 1914. — Comtesse de Castelwitch, Mme Pousa, M. Lacombe et moi.

On nous dit par la table que l'on essaiera de nous contenter et on nous engage à regarder du côté de la bibliothèque qui se trouve près de la porte fermée à clef. Nous éteignons l'électricité et conservons la lumière rouge. A peine le coup pour le magnésium fut-il donné, que la comtesse se leva pour allumer le déflagrateur. Elle n'avait pas eu le temps de reprendre sa place, que la déflagration avait lieu. Aussitôt après, on aperçut le fantôme blanc que déjà ces dames avaient vu devant l'appareil photographique, lors de l'éclair du magnésium ; il s'avançait, reculait et s'inclinait comme pour écrire. M. Lacombe ne l'a pas aperçu, car, ayant mal compris le langage de la table, il regardait au-dessus de la bibliothèque au lieu de regarder plus bas. Comme ses yeux restèrent un peu aveuglés par l'intensité de la lumière, il ne put voir distinctement le fantôme dans son va-et-

La phrase portugaise écrite veut dire ceci : « *Que d'amour je lui consacre* ».

Il est temps de dire que ce Lemos s'était épris de Madame de Castelwitch d'une passion telle que, ne pouvant l'obtenir, car cette dame est mariée et ne partageait pas du tout le même sentiment, cet homme est devenu fou. On dut l'enfermer dans une maison d'aliénés où il est mort sous l'impression intense de son amour.

Les deux plaques que j'ai révélées chez moi avaient fixé les deux images que représentent les photographies nos 8 et 9. Le vieillard est le portrait de Antonio de Sequeira Tedim. L'autre photo est celle de Lemos.



Portrait de Lemos
pris trois ans avant sa mort

vient près de la table. Ces dames et moi le vîmes fort bien. Il ne causait aucune frayeur parce qu'il était blanc, alors qu'à la séance précédente, il apparaissait tout noir. Pendant sa présence, on vit deux lumières vermeilles, comme deux étoiles, qui flottaient l'une près de l'autre. Elles apparurent sur le milieu de la grande table, non loin du fantôme, qui disparut presque aussitôt.

Le guéridon sur lequel nous posons nos mains frappe des coups et nous est ensuite enlevé avec force ; Mme Pousa et moi nous sommes touchées par un doigt mystérieux ; une épingle est retirée des cheveux de Mme Pousa.

En rentrant chez moi, j'ai eu le regret de constater que nous avions oublié d'ouvrir l'obturateur de l'appareil photographique, qui appartenait à la comtesse. Naturellement, la plaque n'avait pas été impressionnée (1).

(1) Nous supprimons, par brièveté, le Rapport de la séance du 11 Avril 1914, où l'on a obtenu, par trois appareils, trois

Quatre fantômes photographiés à la fois

Séance du 20 avril 1914. — Présents : la comtesse, Mme Pous, M. Lacombe et moi.

On nous promet, par le guéridon, de bons phénomènes. « Ils seront aussi parfaits que possible. » La comtesse demande si je puis sortir de la chaîne et me placer près de la grande table, afin qu'un des esprits se photgraphie avec moi. On répond : « Oui ». Je demande si l'on doit diriger aussi un des appareils vers la chambre à coucher. On nous dit encore : « Oui. »

Nous plaçons donc deux appareils braqués vers la grande table, à la place que je devrai prendre aussitôt après le signal pour le magnésium. Nous tournons le troisième appareil vers la chambre à coucher. On ne veut pas la lumière rouge. — Nous éteignons l'électricité et deux ou trois minutes après, un vent froid commence à souffler ; nous sentons divers attouchements sur le dos et la tête.



Figure 15

Le signal pour le magnésium se fait entendre. Je me lève et me dirige vers la grande table du milieu pour prendre la place convenue pour la photographie avec le fantôme. La comtesse va allumer le magnésium. Nous avons tous bien vu qu'il n'y avait personne que nous dans la salle. La déflagration se produit. Mon mari, M. Lacombe, qui avait des lunettes vertes, a parfaitement vu à ma droite une silhouette blanche, celle que l'on voit sur les photos nos 15 et 16.

Je reprends vite ma place et nous refaisons la chaîne. Nous entendons aussitôt que l'on remue des objets sur la table du milieu et qu'on ouvre la porte de la bibliothèque. Des notes résonnent sur le piano fermé et des taches blanches flottent par-ci par-là.

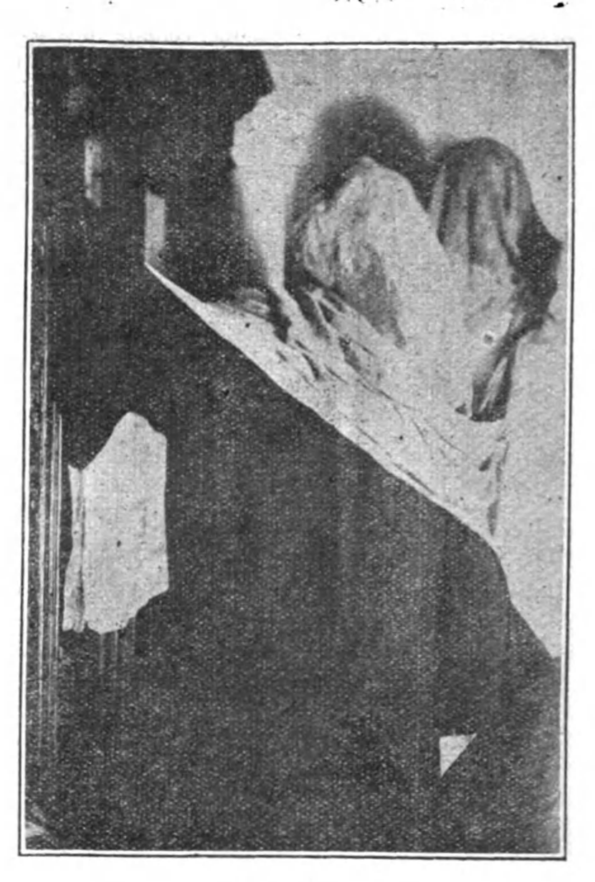


Figure 17

La table nous dit de finir. Nous allumons et voici ce que l'on constate : on avait sorti de la bibliothèque deux grands livres, un Larousse et un Bouddha, et on les avait placés sur le parquet, loin de la bibliothèque. Une grande boîte scellée que j'avais placée sur la grande table était aussi par terre, et assez loin.

L'appareil photographique dirigé vers la chambre à coucher se trouvait retourné vers la porte du salon où trois fantômes sont allés se poser pour la photographie, comme l'indique la figure n° 17.

Après la séance, nous consultons encore la table. Je demande à « Alfred » si c'est lui que mon mari a vu près de moi, à la lumière du magnésium.

— Non, dit-il, je suis dans le groupe.

— Quel groupe ? ai-je demandé.

— Nous n'avons plus de force ; adieu.

En développant chez moi les plaques, quelques

photographies d'un même fantôme dont on ne voit malheureusement que la partie supérieure, couverte en partie par les personnes des assistants et par différents meubles. Elles ne présentent aucun intérêt particulier. — *N. de la R.*

heures après, j'ai vu apparaître sur les plaques le fantôme se tenant près de moi (photographies 15 et 16 et le groupe de la photo n° 17). Cette fois-ci, quatre apparitions ont donc eu lieu au même instant ; et elles se sont matérialisées pendant le temps très court qui s'est écoulé entre l'allumage et la déflagration du magnésium, puisqu'on n'avait vu personne au moment où Mme de Castelwitch avait fait craquer une allumette. Le contrôle des portes et de la salle fut rigoureux, comme d'habitude. Je répète ce que j'ai déjà mentionné à plusieurs reprises : les portes sont toujours fermées à double tour. Quelquefois on les scelle. On regarde sous les meubles, dans les tiroirs, dan les armoires, partout. Il est impossible que quelqu'u puisse pénétrer dans ces pièces et encore moins que quatre personnes puissent y pénétrer.

Séance du 27 avril 1914. — Présents : la comtesse, Mme Pousa, M. Lacombe et moi.

Nous consultons la table, après avoir fermé les portes et avoir fait le contrôle habituel. C'est « Remigio » qui se présente. Je lui dis que nous désirons que les « esprits » de l'autre séance viennent poser de nouveau pour refaire le groupe, ayant apporté un grand appareil qui permettra de les photographier bien mieux qu'à la dernière séance. Il répond : « Ce n'est pas toujours possible. » Il nous dit que Lemos et Alfred ne sont pas là, mais que nous aurons quand même de beaux phénomènes.

— Et des photos, en aurons-nous ? ai-je demandé.

— Une seule, répondit-il.

Il indique l'endroit vers lequel nous devons braquer l'objectif. Il ne veut pas de lumière rouge. Nous éteignons l'électricité ; après trois minutes environ, on entend le signal pour allumer le magnésium. La comtesse se lève. Son allumette doit être frottée plusieurs fois pour s'enflammer et, à la lueur de l'allumette, mon mari, Mme Pousa et moi voyons distinctement la figure blanche du fantôme que vous observerez sur la photo n° 18. Moi seule ai vu son tablier noir, à cause de la position que j'occupais et qui me permettait de voir nettement son profil. La comtesse, occupée par son allumette, heureusement ne vit pas l'image déjà prête pour la photo, sans quoi elle se serait effrayée et peut-être la séance aurait été ratée. Elle la vit bien au moment de l'éclair du magnésium, mais alors elle était assise près de nous, ce qui la rassurait naturellement.

Tout de suite après, plusieurs lumières de teintes différentes, bleues, jaunes, blanches, dorées, couleur rubis, sillonnent la salle dans des directions diverses ; au plafond, par terre, sur les meubles, près de nous, et se déplacent. L'éclat de quelques-unes était assez fort pour qu'on pût voir ce qui se trouvait sur leur passage. Nous avons l'habitude de ne fermer l'obturateur de nos appareils qu'après la séance, avant de faire la lumière. C'est donc probablement à ces lumières qu'est due l'impression secondaire de la plaque par laquelle on aperçoit, comme à travers le corps du fantôme, se dessiner le chambranle de la porte, d'en haut en bas (1).

Les cordes d'un violon fermé dans son étui vibrèrent plusieurs fois, produisant différentes notes, en même temps que le piano, fermé aussi, jouait *do, ré, mi, fa, sol*, sur les notes aiguës, s'accordant et s'accompagnant avec les sons émis par le violon. — Des bruits de verre cassé se font entendre. Il semblait qu'une baguette frappât fortement sur les cristaux du



Figure 18

lustre électrique du plafond et nous entendîons des débris de verre qui tombaient sur la grande table. Tout au moins notre impression était telle. Puis nous sentîmes très distinctement un choc par terre, comme si un corps lourd et mou tombât du plafond sur le sol. Le signal fut enfin donné pour finir la séance.

Nous faisons la lumière et nous sommes tous étonnés de ne rien voir de brisé, ni aucune trace d'objets par terre. Le violon était dans son étui, fermé, comme avant la séance, sur un sopha. J'avais même placé sur lui mon réticule, que j'ai retrouvé dans la même position. Toutefois, en ouvrant l'étui, on constata que

(1) On peut aussi bien se demander si ce n'est pas la lumière produite par l'allumette qui a légèrement impressionné la plaque. — N. de la R.

le violon n'était pas exactement à sa place et que les accessoires de cet instrument étaient déplacés.

En développant chez moi la plaque impressionnée, complètement à l'apparition que nous avions tous est apparue l'image portant le n° 18, qui correspond vue à la lumière de l'allumette. Nous ignorons la provenance des draperies qui couvrent les fantômes. Ce qui est certain, c'est qu'on ne trouve rien de déplacé dans la chambre à coucher, après leur disparition.

(La fin au prochain numéro.)

CAMILLE FLAMMARION

La Prévision de l'Avenir et le Libre Arbitre

Une jeune fille de Naples, Mlle Véra Kunzler, m'adressa, au mois d'avril dernier, une lettre frémissante d'angoisse à propos que quelques phrases qu'elle avait lues de moi sur les faits incontestables de *vue de l'avenir*, en me suppliant de lui expliquer comment il est possible de concilier ces faits d'observation, dont je me porte garant, avec le libre arbitre, notre sentiment de liberté et notre responsabilité. Elle insistait d'autant plus vivement qu'elle était encore sous le coup d'une émotion profonde causée par une prédiction tragique qui s'était récemment réalisée dans sa propre famille.

Je lui répondis que le fatalisme et le déterminisme sont deux doctrines absolument différentes l'une de l'autre, et qu'il importe de ne pas les confondre. Dans la première, l'homme est un être passif qui attend les événements, lesquels sont inévitables. Dans la seconde, au contraire, l'homme est actif et fait partie des causes agissantes. On ne voit pas ce qui *doit* arriver, mais ce qui arrivera. Il arrive toujours quelque chose. C'est ce quelque chose que nous voyons, sans que ce soit fatal pour cela. La distinction, il est vrai, est extrêmement subtile ; mais il m'a semblé que sa jeune âme de dix-sept ans, affranchie de toute idée préconçue, et d'une finesse délicate, percevrait cette distinction en y apportant l'attention nécessaire. Je la priais, en même temps, de me faire connaître la prédiction réalisée qui l'avait si profondément troublée. Voici sa lettre :

Naples, 10 juin 1917.

Cher grand Maitre,

Combien j'ai été heureuse de votre aimable lettre. Doublement bien elle a été reçue, d'abord comme venant de vous, et ensuite comme apportant un peu de lumière sur les idées qui tourbillonnent dans mon cerveau. J'ai longuement réfléchi sur votre letttre et j'ai bien compris ce que vous avez eu la bonté de m'expliquer : ce qui arrivera peut être vu, mais n'est pas fatal. J'en ai éprouvé un soulagement infini, car je me sentais devenir folle à la pensée que nous ne sommes plus maîtres de rien du tout, pas même de nos pensées.

Vous désirez savoir, cher maître, quel est l'événement à la suite duquel je fus amenée à croire à la prédestination. Je vais vous le raconter le mieux que je pourrai.

C'était au printemps 1910, il y a sept ans. Nous étions alors en relations assez intimes avec une dame allemande qui s'appelait Hélène Schmid ; c'était un médium d'une force extraordinaire, et comme maman s'intéresse beaucoup aux séances spirites, elle la pria un jour de tenir une de ces séances.

Je n'y assistai pas, car j'étais alors une fillette d'une dizaine d'années et je me trouvais à l'école, mais maman et notre vieille bonne m'ont souvent raconté la scène.

Hélène Schmid n'eut qu'à poser légèrement les

mains sur la table pour qu'immédiatement elle basculât très violemment. Vous connaissez, Maître, la manière de communiquer avec les esprits — si esprits il y a. — Lorsque la table, une grande, massive table de salle à manger qu'il eût été impossible de soulever avec la simple force musculaire, battit les coups réglementaires indiquant qu'un esprit était présent, maman demanda son nom ; par l'alphabet, il se nomma, disant s'appeler *Anton*. Ce nom, le médium l'ignorait absolument, et il ne sut pas davantage de qui il s'agissait lorsqu'il fut nommé. Anton, je complète, était Anton Fiedler, Autrichien, le premier mari d'une tante à moi, sœur à maman, qui avait épousé en secondes noces Adolphe Riesbeck. De tout ce monde, Hélène Schmid ignorait même l'existence. Comme cet Anton Fiedler avait été le plus proche parent de ma tante, maman pensa à demander quelque chose de l'avenir de celle-ci. A la première demande, qui était la suivante : « Riesbeck conservera-t-il toujours sa fortune ? », l'esprit, carrément, répondit : « Non. »

« — Dans combien d'années la perdra-t-il ? »

La table battit deux coups. DEUX ANS.

Maman demanda ensuite : « Vivra-t-il encore longtemps après avoir perdu sa fortune ? » Et la réponse fut nette et précise : « CINQ ANS ! » Alors maman désira savoir de quelle mort il mourrait, mais l'esprit affirma seulement que mon oncle mourrait *subitement*. Aux demandes s'il mourrait de maladie, d'accident, de suicide, de naufrage ou victime d'un crime, il répondit : *non*. Il fut impossible de savoir de quelle mort il mourrait ; personne ne pensait alors à une guerre, autrement cette demande eût été également posée (1) ; l'unique chose qu'il fut possible d'obtenir encore de Anton Fiedler ce fut la réponse à cette demande : « Quel âge aura le fils de Riesbeck lorsque celui-ci mourra ? », et la table répondit très nettement : « *17 ans*. » Puis il ne répondit plus rien.

Cher Maître, je ne commente rien, je vous rapporte simplement ce qui s'est passé. Maman ne raconta pas ceci tout de suite à ma tante, de crainte qu'elle ne le répétât à son mari. D'ailleurs, elle n'y croyait pas. Malheureusement, tout ce qui avait été prédit est arrivé avec la plus effroyable précision : au printemps 1912, c'est-à-dire exactement deux ans après la prophétie, mon oncle de Riesbeck perdit sa fortune dans une spéculation hasardée à la Bourse ; quelque temps après, maman fit part à ma tante, qui se trouvait et se trouve encore à Genève, de la prédiction qui lui en avait été faite et lui raconta la seconde partie de la prédiction.

Ma tante répondit ce que toute autre eût répondu à sa place, que c'était des sottises et qu'il ne fallait pas y ajouter foi.

Pourtant aussi la seconde partie de la prophétie s'est réalisée ; maman et moi, nous parlions souvent de cette séance et je lui disais : « Si l'esprit a dit juste, c'est au commencement de l'année 1917 que mon oncle devra mourir. »

Or, Maître, Adolphe Riesbeck est mort au front, le 12 février 1917, de mort subite, une balle à la tête, lorsque mon cousin Mario finissait ses dix-sept ans ! Et cette mort que l'esprit n'avait pu nous préciser, qui n'était ni maladie, ni accident, ni crime, ni rien des morts connues, cette mort, c'était la mort en guerre, à laquelle personne ne pensait alors.

Je vous envoie ici, cher Maître, un fragment de la lettre que ma pauvre tante nous a écrite lors de la mort de son mari. Elle a été écrite en allemand, mais je crois que vous connaissez cette langue, et je prierai maman d'apposer à cette lettre sa signature.

J'espère que cette étrange prédiction apportera un modeste tribut à vos recherches. Je me promets le plus grand plaisir de la lecture du livre que vous avez promis de publier après la guerre, sur la Prévision de l'avenir.

Je suis heureuse, cher Maître, de savoir que tout n'est pas fatal, car la pensée qui me tourmentait était celle-ci : la mort de mon cher oncle était prédestinée, alors que la balle qui devait le tuer n'était même pas forgée encore.

Pardonnez-moi d'abuser de votre temps si précieux, et c'est cette pensée qui me retient souvent de vous écrire comme je l'aimerais. Mais j'ai été heureuse de répondre à mon tour à votre requête. Tout est là d'une vérité absolue.

Je vous salue, Maître, respectueusement et « *caramente* » (mot italien que vous comprendrez certainement).

Votre filleule de la Société Astronomique de France.

VERA KUENZLER.

Je certifie que le récit de ma fille est exact en tous ses détails.

Veuve E. KUENZLER.

Il serait superflu pour nos lecteurs d'ajouter aucun commentaire à cet écrit, dont la sincérité complète ne peut laisser aucun doute. Les sentiments de profonde angoisse et d'infinie curiosité exprimés dans la première lettre que la narratrice m'a adressée m'en avaient déjà convaincu. Nous avons là un exemple typique de la prévision de l'avenir.

Quant à son accord, paradoxal en apparence, avec le déterminisme, je me permettrai simplement de renvoyer à ce que j'ai publié à ce sujet ; entr'autres à ce que les *Annales des Sciences psychiques* de janvier dernier (p. 13), en ont rapporté, et à la *Revue* du 1er et 15 novembre 1916.

Ces faits ne peuvent plus être niés. Toute négation serait une preuve flagrante d'ignorance — ou d'un autre état d'âme, moins louable encore.

Camille FLAMMARION

(1) Là aussi le refus (ou l'incapacité) d'indiquer l'évènement de nature *générale* et non *individuelle*, comme il a été tant de fois remarqué. — *N. de la R.*



COMMENT UN PÈRE CROIT S'ÊTRE MIS

en rapport avec son fils tué à la guerre

Le magazine anglais *London* a publié, dans son fascicule d'octobre dernier (1917), le récit d'un Mr. Richard Wilkinson (Tokowa House, Dulvich Common, London S. E.), que la Rédaction de la revue en question dit être un homme d'affaires bien connu à Londres et qui, jusqu'à ces derniers temps, était aussi sceptique que possible relativement à tout phénomène supranormal. M. Wilkinson dit qu'en publiant maintenant cet article, il se propose, non point de raconter une histoire intéressante, mais de présenter au public des faits qui l'ont réconforté dans sa douleur et peuvent de même consoler des milliers d'autres personnes.

Nous reproduisons la plus grande partie de son récit :

En novembre 1916, mon fils fut mortellement blessé, alors quil se trouvait à la tête de ses hommes à Beaumont-Hamel, et expira plusieurs jours après, à peine âgé de dix-neuf ans. Ma femme et moi nous rendîmes en France, où nous pûmes passer quelques heures avec notre enfant, dans un hôpital militaire, avant sa mort. Il était notre fils unique, et le sentiment existant entre lui et sa mère, qui est exceptionnellement jeune, était aussi bien celui d'une amitié intime et d'une délicieuse camaraderie que celui d'une affection maternelle et filiale ; aussi elle ressentit terriblement sa perte.

Je ne m'arrêterai pas à décrire le dernier adieu déchirant. A notre retour en Angleterre, une amie, désireuse de soulager la douleur de ma femme, lui envoya le livre de Sir Olivier Lodge : *Raymond*. J'étais tellement prévenu contre ces investigations, que je demandai à ma femme de ne pas le lire. Voyant que cela la contrariait beaucoup, je n'insistai pas, mais je déclarai énergiquement ne vouloir rien avoir à faire avec ce que je considérais comme une vraie absurdité.

Elle fut tellement impressionnée par ce qu'elle lut et par les perspectives que cet ouvrage ouvrait devant elle, qu'elle eut recours a tous les arguments imaginables pour détruire mon préjugé et m'amener à lire à mon tour *Raymond*... Je finis par céder, mais cette lecture ne suffit pas à me convaincre, bien que j'admirasse la beauté de cette doctrine et que je reconnusse mon tort de l'avoir condamnée *a priori*. Comprenant que ma femme pouvait trouver un soulagemeent dans cette direction, je me proposai de l'aider par tous les moyens. Elle écrivit à Sir Olivier Lodge, lui demandant conseil. Il ne nous connaissait pas, mais grâce à l'affinité que le malheur avait établi entre nous, il eut l'amabilité de nous présenter à une amie qu'il pensait pouvoir nous aider, s'étant elle-même trouvée dans notre cas.

En janvier dernier, elle organisa, sans se faire connaître, une séance pour nous avec M. A. Vout Peters, le médium bien connu. Dans cette première tentative pour explorer l'inconnu, on nous dit que notre enfant, en passant dans l'au-delà, y avait été reçu par « Jean, Elisabeth, Guillaume et Edouard ». Ces quatre noms nous furent seuls donnés. Jean était celui de mon père, Elisabeth celui de ma mère ; Guillaume était mon frère. Mon père est mort depuis 36 ans environ ; mon frère Guillaume depuis 35 ans ; ma mère depuis plus de 2 ans. Je ne comprenais pas qui pouvait être cet Edouard ; mais impressionné par l'exactitude des trois premiers noms, j'écrivis à mon frère aîné lui demandant des renseignements au sujet d'un petit frère que je savais être mort avant ma naissance. Je reçus immédiatement une réponse selon laquelle un enfant du nom d'Edouard était mort à l'âge de douze semaines à peine.

Un autre remarquable incident se produisit au cours de cette première séance. Mon fils, connaissant mon incrédulité, dit qu'il désirait vivement me prouver sa présence, et tâcha d'y parvenir en faisant allusion à un fait qui m'était intimement personnel et qui n'était connu que par ma femme et moi. Il s'agit d'une chose si secrète, que je ne puis malheureusement pas la rapporter ici. Il me rappela aussi le surnom assez extraordinaire que j'avais donné à l'un de ses camarades d'école et qui lui était resté depuis lors.

Bien que mon fils ne s'appelât pas Roger, il avait toujours été appelé ainsi, sauf par sa

mère, qui ne l'appelait que par le petit surnom de Poger. Le médium nous dit qu'il fallait épeler un nom. C'était Re—o—. Il ne put pas nous donner les deux lettres suivantes, mais nous dit que la dernière était « r ».

Je répondis : « C'est le nom de mon enfant ; vous voulez dire Roger ! » Aussitôt le médium ajouta : « Le garçon dit que je ne dois pas dire Roger, mais Poger. »

Ma curiosité — pour ne pas dire davantage — était réveillée par ces phénomènes que je ne pouvais pas expliquer. Je sentais bien que je ne pouvais pas laisser ainsi tomber toutes les choses, sans tâcher d'aller plus loin. Je ne m'en étais occupé d'abord qu'afin de trouver une consolation pour ma femme, mais je me rendais compte que je pouvais trouver autre chose encore.

Quelques semaines après, nous nous rendîmes chez un autre médium, Mme Osborne Leonard. Naturellement, nous avions eu soin de ne pas lui faire savoir qui nous étions ; nous lui avons même laissé ignorer avec qui nous désirions entrer en communication. La première chose que fit le médium, ce fut de nous donner une description exacte et détaillée de notre garçon, ainsi que le nom de Poger, ajoutant qu'Elisabeth, Jean et Guillaume étaient là et lui prêtaient leur assistance.

Ma femme avait été intriguée par l'absence de ses propres lettres parmi celles qu'elle avait trouvées en grand nombre dans les effets ayant appartenu à son fils ; mais elle ne m'en avait rien dit. Le médium déclara avec insistance que Roger lui montrait un petit sac avec fermoir qui était parmi ses objets et qui avait été négligé. « C'est là — dit Mme Léonard — que sa mère pourra trouver les écrits qu'elle cherche. » En rentrant chez elle, ma femme chercha le petit sac à fermoir où elle trouva en effet ses lettres — et pas autre chose.

Après cela, il y eut un autre incident très intéressant et convainquant. Le médium tendit sa main, disant qu'elle contenait quelque chose qui devait être une pièce de monnaie et qui pourtant ne le semblait pas entièrement ; il affirma néanmoins qu'elle était bien en bronze. Ma femme suggéra qu'il pouvait s'agir d'un bouton de militaire en cuivre dont on avait fait un médaillon pour elle ; mais le médium insista en disant que, si nous cherchions bien, nous pourrions trouver au milieu de ses effets un objet en *bronze* répondant à la description donnée, Roger désirait qu'on le trouvât et qu'on y fît un petit trou pour que sa mère pût le porter comme un souvenir de lui. Nous ignorions qu'il possédât quelque chose de semblable ; Roger ne nous en avait d'ailleurs pas parlé dans ses lettres ; mais quand nous rentrâmes à la maison, nous trouvâmes dans une petite boîte une pièce d'un penny, recourbée d'une façon singulière par une balle qui l'avait frappée...

Pendant que ma femme soignait son père malade à Brighton (il est mort peu après), un matin, vers 8 heures, en plein jour, elle vit, à côté d'elle, notre fils. Aucune explication ni théorie ne pourraient lui faire croire que c'était une auto-suggestion ou une hallucination. Elle croit fermement que son fils se trouvait là, à côté d'elle. Quelques jours plus tard, elle rentra à Londres. Elle n'avait raconté ce fait à personne et avait attendu de me voir avant pour m'en parler. L'après-midi de ce même jour, nous sommes allés voir le médium Mrs Annie Brittain, dont le premier mot fut : « Votre fils désire que sa mère sache que ce n'était pas un rêve, on a permis que le voile fut levé pour un moment. Et — ajouta Mrs. Brittain — Joan l'a vu aussi. » Joan est une jeune amie qui, il y a quelque temps, avait raconté à ma femme qu'à son grand étonnement, elle avait vu notre fils dans des circonstances qui prouvaient qu'un rêve était impossible. Mrs. Brittain n'avait jamais entendu parler de Joan.

Mrs Brittain nous a dit des choses merveilleuses à cette séance extaordinaire. Jusque-là, aucun médium n'avait appelé ma femme par le nom que lui donnait notre fils et elle fut transfigurée de joie quand, cette fois-ci, il dit : « Adieu, mon Ange », — le nom par lequel il aimait tant à l'appeler.

Si quelqu'un m'avait dit, il y a seulement un an, que j'aurais pu lire — je ne dis même pas écrire — avec croyance de pareilles choses, j'aurais répondu que c'était impossible...

Richard WILKINSON.

ÉCHOS et NOUVELLES

Pour l'abrogation des lois contre la sorcellerie, en Angleterre

En Grande-Bretagne comme en France, aux Etats-Unis et un peu partout ailleurs, la législation pénale, pour ce qui concerne l'exercice des facultés psychiques supranormales, est encore réglée par les anciens *Witchcraft and Vagrancy Acts* — exactement : « Lois contre la Sorcellerie et le Vagabondage. » Cet état de choses vraiment extraordinaire et inique a naturellement attiré l'attention de plusieurs hommes remarquables, qui le déplorent; dans un ouvrage intitulé : *Psychic Science and Barbaric Legislation*, M. Ellis T. Powell, docteur ès-sciences, présentait fort bien la question dans les lignes suivantes :

Une science sanctifiée par les travaux de Frédéric Myers, honorée de l'approbation de Wallace, Lodge et Barrett, est placée, au point de vue législatif, au même niveau que l'ivrognerie, l'obscénité, le vagabondage. Tant que ces lois resteront dans notre code, le dévouement scientifique le plus exalté, les facultés psychiques individuelles les plus délicates, resteront à la merci du plus ignorant des policiers, du magistrat dont l'esprit est plus rempli de préjugés. Ceci, dans une Angleterre régénérée, est intolérable, et partant blâmable au plus haut degré.

Une agitation a commencé depuis quelque temps, dans le Royaume-Uni, pour l'abrogation de ces lois et leur remplacement par d'autres plus conformes à l'esprit de notre époque.

Un grand meeting eut lieu à cet effet dans la vaste salle du South Place Institute, à Londres, dans les tout derniers jours d'avril dernier (1917) ; plusieurs éloquents discours y furent prononcés et on finit par voter par acclamation la motion suivante :

Ce Comice de personnes s'occupant d'études psychiques et de spirites, réuni par la *Spiritualist's National Union*, la *London Spiritualist Alliance*, la *London Union of Spiritualist's* et les Sociétés et Eglises associées dans l'agglomération métropolitaine,

Proteste contre la conservation dans le code des lois rendant illégal l'usage approprié des facultés psychiques, entravant ainsi le progrès des investigations psychiques ;

Tout en exprimant son horreur pour l'usage des facultés psychiques dans un but purement mercenaire, ou pour l'exploitation du public, et manifestant son intention d'appuyer le Gouvernement dans l'élimination de toute forme de charlatanisme, le Comice demande que les Lois sur la Sorcellerie et le Vagabondage soient émondées de manière à permettre au chercheur et à l'adepte des organisations religieuses spirites d'employer les facultés en question, faisant part de leurs légitimes activités.

En attendant, une souscription a été ouverte pour une campagne parlementaire pour l'abrogation des *Witchcraft Vagrancy acts* : on se propose de recueillir ainsi 5,000 livres (125,000 francs).

Les annonces des médiums dans les journaux spirites

Un grand nombre de spirites anglais, ne jugeant pas opportun que leur grand organe, le *Light*, continue à publier des annonces de médiums, voyants, somnambules, etc., bien que ce journal exerçât une certaine vigilance pour éliminer toute publicité de personnes peu recommandables, la question n'a pas tardé à se poser ; comment remplacer le produit de ces annonces nécessaires à l'existence du *Light?* Sir A. Conan Doyle, le célèbre romancier qui a créé Sherlock Holms, proposa l'ouverture d'une souscription annuelle devant remplacer les 150 livres environ qui étaient le produit de ces annonces, et souscrit lui-même pour 10 livre annuelles (250 fr.). Beaucoup d'autres spirites ayant imité son exemple, en des mesures différentes, le *Light* a pu supprimer la publication de ces annonces depuis quelque temps.

Petites Informations

Le Dr. **Louis Luciani** sénateur du Royaume d'Italie, ayant été atteint par la limite d'âge, a quitté la chaire de Physiologie de l'Université de Rome. Le professeur Luciani s'était occupé des recherches métapsychiques. « J'ai acquis la conviction — écrivit-il il y a quelques années — que les phénomènes dits médiumniques ne sont pas le résultat de trucs ou d'hallucinations collectives ; ce sont des phénomènes aussi réels que tout autre fait scientifiquement acquis par la voie des sens. » Et ailleurs : « Bien que les phénomènes médiumniques ne fournissent pas jusqu'ici la preuve absolue de la survie de l'âme à la mort du corps, ni de la possibilité



des rapports des défunts avec les vivants, certainement ils autorisent cette supposition. »

Le professeur **Philippe Bottazzi**, qui occupait jusqu'ici la chaire de Physiologie de l'Université de Naples, remplace M. Luciani à Rome.

Le Dr Bottazzi est connu dans les recherches psychiques par ses remarquables expériences avec Eusapia, qui ont paru dans les *Annales des Sciences Psychiques* de 1907, et que M. Maeterlinck, dans son *Hôte Inconnu*, citait dernièrement comme un modèle du genre.

— On annonce l'apparition en France de **deux nouveaux journaux spirites** : *Le Spiritisme Kardéciste*, dont le siège est à Lyon, 7, rue Terraille, et qui semble devoir être l'organe des kardécistes qui se sont tenus plus strictement fidèles à la doctrine du Maître ; et *Le Monde Invisible* (67, rue Saint-Jacques, Paris), dont le directeur est M. F. Rémo, collaborateur de la *Revue Spirite*.

— La **Société Psychique de Nice** vient de confirmer pour 1918 son ancien Bureau : Président Dr. Breton ; Vice-Présidentes, Mmes Fabre et Diane Marest ; Secrétaire et Bibliothécaire, M. Marius Guillot ; Trésorier, M. Crouses ; Membres, MM. Coressa, comte Bulgarin, Chevat, Lesage, Hase, Burnet-Helot, Valzi, Daiffant ; Mmes Princesse Morouzi, Vial.

— Le capitaine **Ernest Volpi**, qui fonda et dirigea douze ans le *Vessilio Spiritista*, est mort à Rome. Il s'est surtout beaucoup occupé de photographie psychique, dont il pensait avoir obtenu un specimen remarquable.

— M. Téder a été élu Président Grand Maître de l'**Ordre Martiniste**, succédant au Dr Encausse (Papus).

Les Nouveaux Livres

Extrait de Communication médiumniques. — 4e volume.

Nous avons annoncé les trois premiers tomes de cet intéressant recueil, au fur et à mesure de leur publication, qui s'est espacée sur plusieurs années. Dans quelques lignes de préface, la baronne de Watteville prévient les lecteurs que ce quatrième volume est le dernier de la série. Il contient les « communications » obtenues pendant les années 1910 à 1914, toujours avec l'intervention de Mme R. et grâce à la médiumnité de Mme T., voyante, et de Mlle Z, dont la médiumnité se traduit tantôt par des coups frappés, tantôt par l'écriture mécanique et l'écriture directe.

Le questionnaire adressé aux intelligences avec lesquelles communiquent les expérimentateurs est presque toujours habilement réglé. Quant aux réponses, on peut dire vraiment que la perfection n'est pas plus de l'autre monde que de celui où nous nous trouvons. Mais enfin, innombrables sont les réponses ingénieuses et à retenir, que la personnalité dite « Roudolphe » fait aux questions, très diverses, qui lui sont posées.

Roudolphe donne même, à plusieurs reprises, des preuves de vue à distance et autres phénomènes remarquables, dont les meilleurs sont peut-être ceux enregistrés aux pages 395-398. En voici un :

Le 8 juin 1910, Mme de W. et Mlle Z, étant seules à leur séance, prient « Roudolphe » d'aller à Annecy, chez le Dr. G. Il est 3 h. 50. Dix minutes après, Roudolphe frappe :

« J'ai été dans une chambre où une dame « souffrant d'une névralgie au côté droit de la « tête semblait m'attendre, assise dans un fau- « teuil bas, un chiffon blanc à la main. »

Questionné à ce sujet, le Dr. G. écrivit :

« A l'heure que vous m'indiquez, Mme G. était assise dans un fauteuil très bas, une sorte de fauteuil chaise-longue. Elle souffrait, en effet, d'une névralgie à droite de la tête et du cou. Peut-être avait-elle, dans la main, un mouchoir ou un journal, mais elle n'a aucun souvenir du fait. » (Trois semaines s'étaient passées depuis ce jour-là.)

Ceux qui nous quittent. Extraits de Communications médiumniques. — 1916. — 0 fr. 75.

Malgré son prix infime, il s'agit en réalité d'un volume d'une certaine importance dans



lequel Mme de Watteville a recueilli une partie des communications médiumniques qu'elle avait publiées dans les quatre volumes dont nous nous sommes occupés dans l'analyse précédente, pour les mettre à la portée de tout le monde, surtout en cette heure tragique pour l'humanité, où tant de malheureux ont besoin d'une parole d'espoir et de réconfort.

M. Gabriel Delanne a écrit pour ce livre une intéressante introduction, dans laquelle il manifeste l'avis que « ce recueil de communications obtenues au cours de vingt-huit années de recherches, nous donne un exemple des rapports constants qu'on peut entretenir avec ses amis de l'espace lorsqu'on possède de bons médiums et qu'on a le désir sincère de s'instruire sur la vie de l'au-delà. »

Parmi les preuves de la réalité des intelligences qui se manifestent ainsi, rapportées à la fin du chapitre des expériences, M. Delanne en cite une qui lui paraît tout à fait démonstrative et qui est, en effet, fort intéressante. La voici :

Mlle B. P. et mon fils étant à un guéridon, je dis : « Si vous êtes réellement mon ami Roudolphe, donnez un bon conseil à C..., qui n'est pas très bien disposé aujourd'hui. »

Par les balancements de la table, on obtient : « *Je lui veux un tendre visage. Nunquam licet Deo quam omnes laudant verberare.* » Traduction : « Il n'est jamais permis de frapper, surtout quand tout le monde loue. »

Quand la phrase latine a commencé, nous avons cru à une erreur de notre part ou à une mystification. Mon fils, reconnaissant que c'était du latin — que seul de nous trois il savait, — m'a fait signe de continuer à noter les lettres. Il certifie qu'il ne pensait guère à du latin et qu'il aurait construit la phrase autrement.

CAMILLE FLAMMARION. — **L'Inconnu et les Problèmes psychiques.** (Paris. 1918. — 2 volumes, 3 fr. 50 chacun).

— **Les forces naturelles inconnues** (Paris. 1918. — 2 volumes ; 3 fr. 50 chacun).

Ces deux ouvrages, dont le 12e et le 22e mille, respectivement, ont été épuisés, viennent de reparaître en « édition de guerre » et en deux volumes chacun.

Nous n'avons pas besoin de faire l'éloge de ces deux livres, qui occupent une place tout à fait proéminente dans la littérature psychique, et que toute personne s'occupant sérieusement de ces études doit avoir lus

CAMILLE FLAMMARION : **Annuaire Astronomique et Météorologique pour 1918.** — (Paris, 3 fr.)

La 54e année de ce précieux Annuaire vient de paraître. Le volume est illustré de 124 figures, cartes et diagrammes.

Les matières scientifiques auxquelles il se rapporte ne se rattachent pas aux études psychiques, sauf pour ceux qui croient à l'Astrologie. Mais l'Avertissement suivant, qui a paru déjà dans le 50e volume de l'Annuaire et a été reproduit en tête de celui qui vient de paraître, ne peut qu'intéresser tout le monde, puisqu'il concerne le dévoûment scientifique de M. Flammarion, le grand psychiste :

Une délégation de la Société Astronomique de France pense qu'il est de circonstance d'indiquer ici que l'auteur de cet Annuaire, inspiré et soutenu par le seul amour de la science, l'a toujours rédigé avec le désintéressement le plus absolu, et que cette publication ne lui a jamais rapporté un centime. Cet exemple d'abnégation d'un apôtre de la Science est assez rare pour être constaté, après une persévérance d'un demi-siècle.

L.-C. DE SAINT-MARTIN : **Le Cimetière d'Amboise, suivi de Stances sur l'origine el la destination de l'homme.** — (Paris. 1913).

PAPUS a écrit une petite préface pour ces deux pièces de vers écrites, il y a un siècle environ, par le « philosophe inconnu », en résumant la doctrine du Maître.

RUDOLF STEINER : **La Science Occulte,** traduit de l'allemand par J. Lauerwein. — (Paris, 1914. — 3 fr. 50).

On sait que R. Steiner est le chef d'une société théosophique, dissidente de celle d'Adjar et à tendances chrétiennes. Il expose dans cet ouvrage, jouissant déjà d'une assez grande renommée, sa doctrine philosophique.

JEAN MAVERIC : **La Magie astrale.** — (Paris. 1913 — 2 fr.).

Le titre complet de cet ouvrage indique son contenu. Le voici : « Les Correspondances astrales d'après la tradition, pour faciliter les opérations magiques et astrologiques. Magie des parfums ; plantes, gemmes, animaux, minéraux ; et toutes les analogies qui unissent le Microcosme au Macrocosme. »

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. DE VESME. — Imp. Nouvelle, G. CLOUZOT, 85, rue Chabaudy, Niort.

